



# N'acceptons pas l'anéantissement des militantes et militants d'Action Directe !

n° 9

- Collectif Ne Laissons Pas Faire ! – Mars 2006

Imprimerie spéciale



Notre camarade Joëlle Aubron est décédée le 1<sup>er</sup> mars 2006.

Depuis sa sortie de la prison de Bapaume en juin 2004, atteinte d'un cancer, elle a mobilisé toutes ses forces à lutter pour la libération de ses camarades d'Action directe, à son engagement pour la Palestine, pour la libération du communiste révolutionnaire arabe Georges Ibrahim Abdallah et à son combat contre la maladie.

Honneur à toi Joëlle, pour ton courage, ta détermination et ta générosité.

Quant à nous, nous savons que le plus bel hommage à te rendre est de continuer ton combat pour la libération des militantes et militants d'Action directe emprisonnés et de lutter sans relâche pour que l'humanité se libère du capitalisme.



Joëlle Aubron est décédée ce 1<sup>er</sup> mars 2006, des suites d'un cancer que la « médecine » carcérale n'a détecté que trop tard pour espérer la guérir. Encore fallut-il toute la force de nos mobilisations pour l'arracher aux griffes de l'Etat en juin 2004. Rappelons-nous qu'en mars 2004, à la suite d'une opération d'une tumeur au cerveau, notre camarade fut entravée sur son lit d'hôpital et maintenue au secret plus de 10 jours. Pendant tout ce temps, le préfet du Nord, Marion, faisait obstruction à ce que ses parents puissent la visiter. Au même moment, Joëlle écrivait : « L'État nous aime, le seul problème est qu'il a l'amour vache : il s'agit de nous garder encore et encore. Je le sais, nous le savons et c'est aussi contre cet acharnement que la colère sert d'armure dans l'adversité ».

Nous devons refuser que cet acharnement continue de s'abattre sur ses camarades : Georges Cipriani, Nathalie Ménigon et Jean-Marc Rouillan. Depuis le 25 février 2005, ils ont purgé la période de sûreté à laquelle ils avaient été condamnés et sont donc « légalement » libérables. Mais la « légalité » n'a que peu à voir avec leur détention, nous savons que l'Etat entend les maintenir en prison jusqu'à leur mort ou leur reniement.

Ils et elle ne se renieront pas !

Ces militants et militantes ont subi pendant de longues années des conditions de détention d'exception et seule leur résistance permanente leur a permis de survivre à l'arbitraire carcéral et à leur anéantissement programmé : des années de lutte et des grèves de la faim ont été nécessaires pour qu'ils sortent de l'isolement, de même pour contraindre l'administration pénitentiaire et la Chancellerie à reconnaître la gravité de l'état de santé de Georges Cipriani et de Nathalie Ménigon.

Aujourd'hui plus que jamais c'est de nous que dépend le sort qui est fait à nos camarades. Nous devons amplifier nos mobilisations :

- devant le siège de l'administration pénitentiaire à Paris (angle rue du Renard – rue de la Verrerie, métro Hôtel-de-Ville), de 18h à 19h, tous les 1<sup>er</sup> jeudi du mois ;
- et devant les prisons où sont retenus les militants et militante d'Action directe, comme dernièrement le 25 février.

Brisons l'acharnement carcéral !

Liberté pour les militants et militante d'Action directe emprisonnés !

Collectif Nlpf !

18 mars 2006 (1<sup>er</sup> jour de l'insurrection de la Commune)

# Joëlle Aubron militante communiste révolutionnaire

Joëlle aimait rappeler cette déclaration : « Être un homme , une femme, veut dire, joyeusement jeter sa vie entière dans la balance du destin, s'il le faut, mais aussi se réjouir d'une journée lumineuse, d'un beau nuage. » (Rosa Luxemburg, en 1917, alors incarcérée)

Elle ajoutait :

« A l'instar de ceux et celles nous ayant précédé, nous avons appris et apprendrons encore. Le courage avait surgi de la nécessité. La nécessité prenait sa source en deux dynamiques inextricablement liées ; ce pourquoi et ce contre quoi on se bat. Le choix de la lutte armée n'est pas au centre. Elle est un moyen, la conséquence d'un moment historique, le fruit d'un développement dans l'histoire révolutionnaire. »

## Entretien avec Joëlle Aubron (extraits)

« Dans mon vécu, il y a des choses que j'ai considérées au départ comme étant "injustes" et puis à mesure des rencontres, ce sentiment d'injustice s'est traduit en des termes plus politiques. Et à un moment donné, le choix de prendre les armes est devenu la solution la plus cohérente avec ce que je ressentais.

Pour être plus concrète, je suis issue d'une bonne famille et j'ai le souvenir d'avoir considéré dès l'enfance que cette chance était une injustice. Mes parents m'ont mise à l'école publique dans un quartier populaire de Paris et j'ai constaté que j'étais née du bon côté de la barrière, mais que ce n'était pas le cas de tout le monde autour de moi. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais cette espèce de privilège de naissance. Et ensuite, tout s'est enchaîné. Il y a au départ une réflexion d'enfant "c'est pas normal, il y a quelque chose qui ne va pas" et puis au fur et à mesure des rencontres, il y a des opportunités, on évolue et puis on fait son choix entre le camp des exploités et celui des exploités [rire]. Une fois qu'on a pratiqué pendant quelques années les modes d'agitation et de propagande légaux, on se dit que dans la situation telle qu'elle est, il faudrait une organisation de guérilla. »

*Auriez-vous pu réussir dans d'autres conditions ?*

Je suis sûre que cela aurait pu réussir dans d'autres conditions. Il y a un mélange entre nos propres erreurs et les conditions historiques. Mais je pense qu'à ce moment-là, c'était possible. C'était possible, mais nous n'y sommes pas arrivés.

*Vos erreurs ont-elles été tactiques ou s'est-il agi d'erreurs d'analyse ?*

Non, ce n'étaient pas des erreurs d'analyse. On ne s'est pas trompé sur ce qui allait arriver et on a peut-être

même passé trop de temps à le décrire, à propos de l'Europe par exemple. Nos erreurs sont plutôt de ne pas avoir suffisamment préservé l'organisation (en ne mettant pas quasi systématiquement toutes nos forces dans la balance) ou de ne pas avoir assez soigné la question des médiations... On a fait un certain nombre de tentatives, mais sans réussir à communiquer véritablement avec les différents mouvements et journaux militants qui existaient encore en France, ce n'était déjà plus très solide de ce côté, particulièrement l'année qui a précédé notre arrestation. La communication passait donc pour l'essentiel par les médias bourgeois, dont la nature est de déformer et de détruire l'activité des révolutionnaires.

J'ai toujours un peu de mal à exprimer ce que j'ai pu ressentir comme étant des erreurs dans le sens où je pense que cette histoire doit être critiquée - c'est certain - mais par des gens qui se posent la question de l'avenir, qui regardent cette histoire en se disant "que peut-on en faire pour élaborer autre chose, pour rebondir ?" ».

(« La violence enterre-t-elle l'avenir ? », in *Ecorev*, n° 18, 2004, p. 40-47.)

## Ce qu'il faut retenir de ma camarade Joëlle Aubron

*Sa sensibilité de communiste*

*La justesse dans sa lutte*

*La simplicité de son courage*

*La force de ses convictions révolutionnaires*

*Son humanité combattante*

*Son amour de la vie*

*Son amour de la liberté*

*Son rire, fort et clair, qui résonne à nos  
oreilles comme l'espoir d'un monde  
prolétarien*

*Gloire et honneur à Joëlle*

*Que pour toujours ton nom fleurisse dans  
nos cœurs*

*Pour la continuité du combat*

Nathalie Ménigon  
Prisonnière d'Action Directe  
4 mars 2006

# APPEL DES PRISONNIERS D'ACTION DIRECTE

A l'occasion de l'entrée dans notre vingtième année d'incarcération, nous appelons à des rassemblements de solidarité devant nos lieux de détention, le 25 février prochain.

Au cours de l'an passé, les tribunaux de l'application des peines ayant examiné nos dossiers de libération conditionnelle ont rejeté nos demandes au nom de l'éternel chantage : repentir contre libération.

Concrètement, nous restons emprisonnés parce que nous nous revendiquons du camp de la Révolution, parce que nous croyons encore et malgré tout à la centralité de la lutte anti-impérialiste et enfin parce que nous refusons de condamner la violence insurrectionnelle de notre classe et de ses guérillas à travers le monde, de la Palestine à la Colombie.

Au cours de cette deuxième édition des mobilisations de février, nous appelons à la solidarité avec Georges Ibrahim Abdallah, communiste arabe emprisonné depuis octobre 1984. Notre soutien devra s'exprimer devant la centrale de Lannemezan où il est détenu, mais aussi devant les prisons de Bapaume et d'Ensisheim. Nous avons combattu ensemble l'ennemi commun et nous avons subi jour après jour la même violence carcérale. Notre communauté est indivisible. A travers lui, nous nous solidarisons avec tous les camarades de la gauche révolutionnaire anti-impérialiste refusant de renier leur engagement et leurs actions passées.

Dans la détention politique, l'acharnement vengeur de l'Etat est l'expression de la vague réactionnaire submergeant le pays tout entier. Sur ce terrain également, nous devons étendre et renforcer la résistance.

La solidarité est une arme !  
Seguiremos adelante !

*Les prisonniers d'Action Directe :  
Nathalie Ménigon, Georges Cipriani, Jean-Marc Rouillan, Joëlle Aubron (en suspension de peine)  
Le 6 janvier 2006*

## Les rassemblements du 25 février 2006

Le samedi 25 février, comme l'année dernière, des centaines de manifestants sont allés témoigner de leur solidarité avec les militants d'Action directe, sous les murs des prisons de Bapaume, Ensisheim et Lannemezan. Simultanément était rendue publique la pétition exigeant leur libération, déjà signée par près de 2000 personnes.

### Bapaume



### Lannemezan



### Ensisheim



## " Les hommes, les femmes meurent, pas leurs idées "

Joëlle Aubron, je ne l'ai connue que dans la seconde partie de son existence, lorsqu'elle est devenue une militante révolutionnaire, une militante d'Action Directe.

Je l'ai connue et même bien connue puisque, comme je l'avais promis à elle et à ses camarades, je l'ai accompagnée de son arrestation à sa libération, presque vingt ans de ce parcours tortueux, sinueux, douloureux, dont elle n'a jamais dévié.

Je ne l'ai jamais vu, ni en prison, ni pendant sa maladie, baisser les bras.

Joëlle était une fille bien, courageuse, admirable. Mais il n'est pas utile d'insister sur ses qualités, tout le monde ici les connaît.

Je voudrais vous dire quelque chose d'autre, quelque chose de plus.

Il y a ceux qui partent, ceux qui meurent, et ceux qui restent, ceux qui vivent.

Si Joëlle a souffert pendant sa maladie, maintenant, elle ne ressent plus rien et la douleur et la peine sont pour ceux qui restent et dont il n'est pas inutile de parler.

Souvent on demande, on me demande si Joëlle ne regrettait pas son combat, ses actions.

Eh bien oui, elle regrettrait. Elle regrettrait de vivre dans un monde où règnent l'injustice, l'inégalité, l'égoïsme, l'individualisme. Elle qui se battait pour la justice, l'égalité, la solidarité, l'altruisme.

Elle regrettrait d'avoir dû prendre les armes pour se battre pour un monde meilleur qu'elle n'a pas connu et que nous ne connaissons, sans doute pas.

Elle regrettrait d'avoir été aussi peu nombreux à se battre ainsi. Elle regrettrait que sa lutte, que leur lutte, n'ait pas trouvé d'autres souffles.

Mais pour le reste, pour son combat, pour la prison, pour les actions de son organisation, non, elle ne regrettait pas, elle ne regrettait rien.

De son vivant, elle a toujours assumé son engagement.

Après sa mort, nul n'a le droit de regretter pour elle.

Et je voudrais vous dire encore, ce que l'on ne me laisse pas dire ailleurs, parlant de Bese ou Audran, pour ces actions revendiquées par son organisation Action Directe :

La première violence, les militants ont dû l'exercer contre eux-mêmes pour se contraindre à réaliser ces actions qui étaient contre leur nature profonde mais qu'ils estimaient utiles à leur combat. Cela, aucun d'entre eux ne vous le dira, ne peut vous le dire ; car ils s'interdisent de faire état de leurs sentiments personnels de crainte

que cela n'altère le sens de leur lutte, la solidarité nécessaire entre eux, l'image d'Action Directe.

Je voudrais enfin vous dire que pour intégrer la lutte armée, il faut un courage hors pair. Il faut beaucoup de renoncement, d'abnégation. Et le premier renoncement pour Joëlle, le plus difficile sans doute, fut celui de sa famille, de ses parents.

Pendant sa clandestinité, pendant ses années d'isolement en détention, pendant ses longues années de prison, elle n'a cessé de penser à eux, aux soucis, aux préoccupations, à la peine qu'elle leur occasionnait par son engagement, et par sa situation.

Mais je voudrais leur dire combien elle était fière d'eux, combien elle a été réconfortée par leur présence à ses côtés, par leur soutien peut-être pas à son engagement mais à son combat contre la répression, l'isolement, la prison, pour leur libération.

Oui, elle était fière et heureuse que ses parents aient compris le sens de sa lutte et même l'aient rejointe dans son combat, au moins à partir de son arrestation ; qu'ils se soient ainsi, après ces dures années de séparation, retrouvés.

Il n'y a plus beaucoup de révolutionnaires aujourd'hui, les révolutionnaires sont ceux qui mettent leurs actions en conformité avec leurs idées.

Tous, ici, sans doute, nous dénonçons ce monde où les chiens sont mieux traités, mieux nourris, mieux soignés chez nous que les enfants ne le sont dans les pays du Sud.

Tous ici nous dénonçons l'hégémonie des États-Unis qui se permettent de massacrer impunément en Afghanistan, en Irak et ailleurs, mais comme nous ne faisons rien contre cela, cela continue et de ce fait, nous le tolérons.

Joëlle, Nathalie, Georges, Jean-Marc, ne le toléraient pas. C'est pour cela qu'ils se battaient, c'est pour cela qu'ils sont allés plus loin que nous.

Depuis sa libération, Joëlle ne menait plus qu'un seul combat, celui pour la libération de ses camarades. Si nous voulons lui rendre un vrai hommage, si nous voulons la respecter et respecter ce que fut sa vie, continuons son combat jusqu'à la victoire.

Adieu Joëlle.

Je disais souvent aux procès : « On emprisonne les hommes, les femmes, pas leurs idées » ; aujourd'hui je dirai : « Les hommes, les femmes meurent, pas leurs idées ».

À nous de les faire vivre !

Les Ulis, le 7 mars 2006  
Bernard Ripert

### **Georges Cipriani**

(4364/1239) MC Ensisheim  
49, rue de la 1<sup>ère</sup> Armée  
68190 Ensisheim

### **Nathalie Ménigon**

(2173 J) CD Bapaume  
Chemin des Anzacs  
62451 Bapaume Cedex

### **Jean-Marc Rouillan**

(1829) MC Lannemezan  
204, rue des Saligues  
BP 166 65300 Lannemezan

### **Régis Schleicher**

(9484) QI CP de Clairvaux  
10310 Ville-sous-la-Ferté

## **Appel pour la libération des prisonniers d'Action directe**

*Les prisonniers d'Action Directe ont terminé la peine de sûreté de leur condamnation à perpétuité. Pour nous, leur peine est accomplie. Quoi que nous pensions de leurs activités passées, nous demandons leur libération dans les plus brefs délais.*

Cette pétition a déjà recueilli (au 18 mars 2006) près de 3000 signatures.

Signature en ligne sur le site Nlpf !, retour courrier à l'adresse postale de Nlpf !  
ou à Défense-Active 80, rue de Ménilmontant 75020 Paris.

Collectif « Ne laissons pas faire ! »

Correspondance : Collectif NLPF c/o LPJ, 58, rue Gay-Lussac, 75005 Paris.

nlpf@samizdat.net - <http://nlpf.samizdat.net>

Abonnez-vous à notre lettre d'info :

<http://listes.samizdat.net/www/subrequest/nlpf-infos>

Campagne internationale : <http://www.action-directe.net>